



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut quelquefois n'être pas "vrai sans blague." — BOIS L'EAU.

Vol. I.

Bureaux : 79, rue Notre-Dame, Au-dessus de E. Mathieu & Frère, épiciers.

No. 8.

FEUILLETON DU CANARD

SOUS UN PARAPLUIE.

—o—

Nous voici en automne, bientôt en hiver... Le ciel ressemble à une vaste calotte de zinc dépoli... Il est rayé tristement par les innombrables fils d'eau qui tombent, tombent, tombent... Les gouttières ont recommencé à faire entendre leur bruit régulier et clapotant... Le parapluie est redevenu partie intégrante de nous-mêmes. Cette petite historiette n'est donc pas tout à fait hors de saison. Elle pourra fournir un nouvel exemple de la bizarrerie des rencontres, une nouvelle preuve de l'influence des petites causes, peut-être encore une explication de certaines antipathies étranges ; et, du reste, elle aura assez prouvé et expliqué, si elle amuse un instant ceux qui y jetteront les yeux.

La semaine dernière, je me trouvais dans l'atelier de Maxime P..., un de mes bons amis et dont la spécialité est de peindre des batailles. Nous étions là fumant et devisant, au milieu de cette sorte de musée tapissé de casques, de cuirasses, de mousquets, de lances, de sabres, de bottes à l'écurière et de harnais, lorsque je m'aperçus que notre causerie m'avait fait oublier l'heure.

"Au revoir, mon cher, dis-je en me levant.

—Attends-moi un instant, reprit-il je sors avec toi."

A ce moment, comme si le grand écluseur eût entendu le signal, commença une de ces ondées qui, pour être de circons tance, n'en sont pas moins désagréables. "Tu ne prends pas ton parapluie ? lui demandai-je, le voyant prêt à partir.

Sans me répondre, il me fit une mine qui exprimait le fameux : "Infandum, regina..." de Virgile, puis il endossa un de ces surtouts imperméables qui font ressembler les hommes à des ballots goudronnés.

Nous sortîmes. Il refusa mon bras et la moitié de mon parapluie. Il préféra marcher à côté de moi et recevoir mes gouttières. Comme je m'en étonnais, en insistant pour qu'il se reprochât :

"Non, non, dit-il avec un soupir, le parapluie vient de jouer un rôle trop fatal dans mon existence."

A ce rapprochement de la fatalité et du

parapluie, je ne pus retenir un éclat de rire.

"Tu ris ? fit-il presque courroucé.

—Oui, je ris de l'idée que ce puisse être une chose fatale que ce composé de bois, d'acier, de baleine et de soie, lequel me couvre et t'inonde.

Qu'il m'inonde ! c'est bien, j'en suis content. Quant à ce que j'ai dit de sa fatalité à mon égard, écoute et tu vas en juger.

—Viens plus près, ou je vais perdre la moitié de tes paroles."

Cédant à cette considération, il me prit le bras, éleva vers le parapluie un dernier regard de haine, puis continua de la sorte :

"Il y a quelques jours encore, j'avais pour voisine une jeune fille qui demeurait avec ses parents dans la maison en face de la mienne. Je la trouvais charmante. Ce n'était ni une beauté hors ligne, ni une Diane chasseresse, ni une dixième muse ; mais elle avait tout l'air d'une aimante et agréable personne, pleine de jeunesse et de santé, de cœur et d'intelligence, d'une de ces femmes qui seront bonnes épouses, bonnes mères, et qui donneront joie et prospérité à leur intérieur. Par une sorte de magnétisme secret, l'un de nous, en se mettant à la fenêtre, y attirait infailliblement l'autre. Là, on échangeait des regards à la dérobée, et rien de plus. Tu sais, on est, comment dirai-je ? on est... maladroit quand on aime ; et c'est je crois, une des différences qui existent entre l'amour et la passion.

—Comment cela ?

—Sans doute. La passion inspire à Lovelace et à don Juan la tactique, les ruses, les pièges même, tandis que l'amour berce Werther et Saint-Preux dans les rêves d'un bonheur pur et inoffensif. —Diantre ! quel analyse ! Enfin vous vous aimiez ?

—J'en suis sûr ; mais nous ne savions comment franchir ces enfantillages, lorsqu'un soir, il y a de cela environ deux mois, il pleuvait comme de coutume, et je marchais armé de cet instrument utile, mais fastidieux. Bientôt l'ondée, devenant averse, me força à chercher un refuge sous une porte cochère. A peine entré, que vois-je ? ma voisine qui attendait là que la pluie fût passée. Tu juges de mon saisissement, de mon bonheur. A travers une certaine joie pudique, elle témoigna être très-contrariée de ce mauvais temps qui la mettait en retard, car il

était près de dix heures. En ce moment la pluie se calmait. Je la priai d'accepter mon parapluie et mon bras en lui proposant de la reconduire chez elle. Tu vois d'ici Paul et Virginie. En chemin, elle m'expliqua comme quoi elle se trouvait ainsi seule et à pareille heure. Son père l'avait conduite pour dîner, chez une tante malade qui devait la faire ramener. Quand il s'était agi de partir, il ne s'était trouvé personne, ni la domestique ni deux parents sur lesquels on avait compté. Alors elle avait pris le parti de revenir seule. Je bénissais mon destin. L'obscurité, la solitude des rues me firent mettre un peu de ma bêtise dans ma poche ; je lui avouai que je l'aimais et que je désirais l'épouser. Par une de ces réponses non moins chastes que précises et dont certaines femmes ont le secret, elle me fit comprendre que son cœur était d'accord avec le mien. Tout en causant ici, j'admira la franchise et la pureté de ce cœur de jeune fille. Nous étions arrivés. Je la quittai étourdi de bonheur, et je m'aperçus, seulement alors, que j'avais oublié le principal, c'est-à-dire, d'arrêter quelque moyen convenable de me présenter dans la maison. Toutefois j'avais appris son nom, je savais qu'elle s'appelait Jenny.

"Le lendemain, lorsque nous nous revîmes à la fenêtre, il y avait bien quelque chose de plus dans nos regards ; mais, quant au but de nos espérances, nous n'étions pas plus avancés.

"Autour de moi je cherchai qui pourrait me faire chez les parents une entrée naturelle et honnête. Je ne trouvais personne. Il me fallut attendre. Quelque temps se passa ainsi.

"Un jour, que, selon l'habitude, je cheminai, me garant de mon mieux, sous cette machine qui vous couvre la figure, mais qui vous trempe le dos et les jambes, j'aperçus, trotinant à quelque pas devant moi, une petite femme en toilette coquette, et qui semblait fort jalouse d'en conserver la fraîcheur. Humanité, galanterie, politesse, ce que tu voudras, je m'avançai, et lui offris le seul préservatif dont je puisse disposer. A ma proposition, la petite femme brune, rondlette et joyeuse encore, malgré ses huit à neuf lustres, s'épanouit et se mit à frétilier comme rajeunie. Elle accepta, cela va sans dire. Après quelques instants d'entretien, je rendis une seconde fois grâce au hasard... (à Continuer.)